

## Le Haut-Saint-Laurent, un paysage aussi naturel que culturel

André Bouchard

Volume 38, Number 4 (226), August 1996

La terre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32469ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

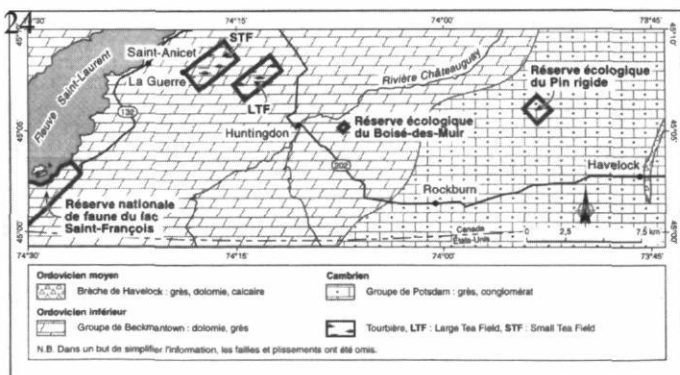
Bouchard, A. (1996). Le Haut-Saint-Laurent, un paysage aussi naturel que culturel. *Liberté*, 38(4), 29–41.

ANDRÉ BOUCHARD

## LE HAUT-SAINT-LAURENT, UN PAYSAGE AUSSI NATUREL QUE CULTUREL

Les paysages du sud-ouest du Québec ne constituent pas des scènes figées dans le temps et dans l'espace, mais bien des témoins d'un équilibre dynamique entre la nature et l'homme. Les Amérindiens furent les premiers à vivre dans ces paysages, à se servir de leurs ressources (pêche, chasse, bois de chauffage ou de construction, etc.). Leur spiritualité s'inspira sûrement des couchers de soleil silencieux et majestueux sur le grand fleuve ou du sifflement discret du vent traversant les cimes des grands arbres. Puis vinrent les Européens qui, en moins de deux siècles, transformèrent profondément la région, créant de nouveaux paysages souvent en continuité avec ceux qu'ils avaient abandonnés en France, en Angleterre, en Écosse ou en Irlande. Des maisons de ferme en bois, en pierres, en briques ou en matériaux synthétiques, des villages dominés par d'imposantes églises catholiques ou des temples protestants habituellement plus modestes, de petits cimetières entourés de murs de pierres, des commerces, des structures de toutes sortes, certaines harmonieuses, d'autres détestables, constituent pour la plupart des citadins et des habitants des régions rurales les éléments de base d'un paysage culturel sur la toile de fond d'un décor naturel.

Pourtant, ce dernier est loin de n'être qu'un décor de coteaux ou de vallées, de marais ou de forêts, puisqu'il est indissociable du paysage culturel. Dans les régions habitées, le paysage incorpore tout autant l'histoire naturelle que l'héritage culturel. Les architectes, les urbanistes et les architectes de paysage sont en mesure de nous faire découvrir, comprendre et admirer les volets culturels d'un paysage alors que les écologistes, surtout ceux œuvrant en écologie du paysage (*Landscape Ecology*), permettent de découvrir de nouvelles dimensions. Des études d'écologie effectuées par mon équipe universitaire, dans une perspective interdisciplinaire, procurent une nouvelle lecture du Haut-Saint-Laurent (fig.). Fréquentant ce territoire depuis mon enfance et appartenant à une famille enracinée dans la région depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, puisque mon ancêtre le Dr Luc-Hyacinthe Masson, patriote de 1837, vint s'installer à Saint-Anicet en 1842, à la suite de son exil aux Bermudes, j'ai d'abord connu le Haut-Saint-Laurent en tant que Montréalais profitant de la villégiature du lac Saint-François, connaissant un peu l'histoire familiale et locale mais ignorant tout de l'arrière-pays. L'écologie du



paysage m'a permis de voir différemment ce territoire et d'en faire un sujet de réflexion et de méditation.

Il faut d'abord s'intéresser aux assises rocheuses et ne pas craindre les noms plutôt rébarbatifs. Quoique la géologie régionale puisse paraître complexe au non-initié, il est possible d'en dégager les grandes unités. Dans le Haut-Saint-Laurent, le Groupe de Beekmantown (d'âge Ordovicien inférieur – soit il y a environ 500 millions d'années), dans lequel la dolomie abonde, domine tout le secteur ouest de la région à l'étude; alors que le Groupe de Potsdam (d'âge Cambrien – environ 570 à 500 millions d'années), en grande partie constitué de grès, se trouve à l'est (fig.).

Une portion de la partie supérieure de ces « roches de fonds » (dolomie et grès) a été « rabotée » par les grands glaciers qui ont connu leur dernier maximum il y a quelque 18000 ans. Le matériel, d'abord pris en charge puis laissé sur place après la fonte de la glace, porte le nom de moraine (ou till). Ces moraines, amalgame d'argile, de limon, de sable et de cailloux, sont fortement caractérisées par les roches provenant de l'assise sous-jacente. C'est pourquoi il n'est pas surprenant de trouver en surface des cailloux dolomitiques de couleur grisâtre dans la portion ouest du territoire, et plutôt blanchâtres, jaunâtres ou bourgogne à l'est. Il n'est pas nécessaire de creuser des trous profonds pour constater la différence entre ces deux types de pierre. Il suffit d'observer les églises, les maisons ou les clôtures de pierre édifiées à partir des pierres trouvées sur place.

Ainsi, à Rockburn tout comme à Havelock, les murs des charmantes églises protestantes exposent de très beaux blocs de grès de Potsdam. Par ailleurs, plus à l'ouest, l'église presbytérienne de La Guerre ainsi que l'imposante église catholique de Saint-Anicet montrent

par leurs murs toute une page de la géologie locale. Pour la deuxième église, mis à part la façade de pierres taillées ne provenant pas de la paroisse, tout le reste du bâtiment a été érigé à partir des pierres des champs. Les blocs de dolomie, souvent altérés par les intempéries, en composent la majeure partie. Ici et là, de petits blocs erratiques de granite ou de gneiss provenant des Laurentides, témoins d'un transport lointain et ancien, s'intercalent dans cette trame dolomitique. Il ne m'est plus possible de regarder une église ou une maison de pierres des champs sans me demander si elle est constituée de grès ou de dolomie, des morceaux de paysages anciens datant de plus de 500 millions d'années. Ces pierres témoignent d'une époque si lointaine, alors que les continents étaient en dérive... et pourtant l'évolution créatrice s'acheminait vers la conscience humaine.

Après la disparition du glacier (il y a plus de 12000 ans pour la région), le territoire, encore déprimé par le poids des glaces, a été envahi par les eaux froides et salées de l'océan Atlantique. C'est la naissance de la mer de Champlain, dans laquelle des baleines, des phoques et des morses côtoyaient des icebergs, pendant que sur les rivages poussait une végétation de milieu froid. Au cours de cet épisode, d'énormes quantités d'argile se déposèrent, comblant les points bas du fond marin. Au fur et à mesure que le continent, libéré du poids des glaces, remontait, le niveau de l'eau baissait. Les bourrelets morainiques, aussi appelés coteaux, émergèrent alors lentement des eaux comme des îles. En circulant dans la région, en descendant d'un coteau vers la plaine, j'ai souvent dit à mes enfants, trois adolescents, qu'il n'y a pas si longtemps des baleines nageaient au-dessus de nos têtes, contournant des icebergs. Cette époque est plutôt récente puisqu'il ne s'agit que d'une dizaine de milliers d'années par rapport aux

500 millions représentés par les pierres des maisons et des églises; les êtres humains existaient déjà depuis deux à trois millions d'années. À partir d'un rivage couvert de toundra, quelques-uns auraient pu chasser des phoques ou s'émerveiller devant ce paysage polaire. Ces regards auraient alors été les premiers à alimenter une pensée consciente dans le Haut-Saint-Laurent. Pour mes enfants, ces réflexions sur les baleines nageant dans une mer d'eau salée les étonnent, mais font appel à de l'irréel puisque des adolescents vivent avant tout au présent. Avec l'âge, le temps prend plus d'importance. En effet, comment ne pas être forcés de réfléchir sur la signification de cette nature lorsqu'on l'appréhende par son temps?... 500 millions d'années... 10 000 ans.

Le remplacement des conditions saumâtres par de l'eau douce sonna le glas de la mer de Champlain qui céda la place à un lac nommé Lampsilis. La remontée finale des terres chassa ses eaux pour ne laisser que les cours d'eau actuels. On peut dire que vers 7500 ans, la plus grande partie du paysage géomorphologique actuel était en place. À peu près à partir de ce moment, une végétation naturelle, semblable à celle que connurent les premiers colons au début du XIX<sup>e</sup> siècle, recouvrit les dépôts de surface fraîchement exondés. Pour comprendre le paysage naturel, il est utile de le diviser en milieux humides et forestiers. Ces derniers sont surtout concentrés sur les moraines. L'agriculture domine les grandes plaines argileuses, vouées maintenant aux grandes cultures, surtout le maïs. Ces vastes étendues étaient autrefois le fond d'une mer où des baleines, des phoques et des morses côtoyaient des icebergs. Maintenant elles accueillent, chaque printemps, de grands voiliers d'outardes se nourrissant des restes de la récolte d'automne. Depuis quelques années,

des oies blanches viennent enneiger quelques terres à peine sorties de l'hiver.

### **Les marais et marécages**

Pour évaluer les changements dans les milieux humides du lac Saint-François, élargissement du fleuve Saint-Laurent, les photographies aériennes de 1946 à 1983 furent analysées. Durant cette période, la perte fut de 271 ha ou 7 p. cent de l'ensemble des marais et des marécages. Toutefois, dans la Réserve nationale de la faune du lac Saint-François (1367 ha), il n'y a pas eu de destruction de milieux humides, mais une transformation importante de leur structure due à la suppression des feux, jadis allumés par les Amérindiens d'Akwesasne (Saint-Régis) pour faciliter leur déplacement pendant la période de chasse et maintenir des habitats ouverts plus propices pour la faune ailée. L'arrêt du brûlage aurait été une conséquence de l'achat de ce territoire par le gouvernement du Canada pour en faire une réserve de la faune, cette dernière étant incluse dans le réseau des milieux humides protégés d'importance internationale à la suite de la convention de Ramsar signée en 1971. Ainsi, entre 1968 et 1979, les prairies humides furent envahies par des aulnaies. Ce changement dans les communautés végétales est susceptible de réduire la biodiversité de même que la variété d'habitats fauniques. Au large, le majestueux fleuve Saint-Laurent coule lentement, ayant conservé ses rivages sculptés par les processus naturels. Ceux-ci contrastent avec les rives artificialisées qui trop souvent le banalisent et l'appauvrissent. En visitant ces marais et ces marécages, on a l'impression d'être ramené des siècles en arrière, dans un milieu naturel échappant à l'action de l'Homme. Pourtant, cet écosystème a subi à la fois les interventions des Amérindiens et des Blancs...

## Les tourbières

Le Haut-Saint-Laurent possède deux grandes tourbières: le *Large Teafield* (900 ha) et le *Small Teafield* (800 ha). Leurs surfaces ont été considérablement réduites depuis le début de ce siècle, en réalité de moitié, puisque des feux étaient allumés par les cultivateurs pour éliminer la tourbe et rejoindre les sols argileux, plus propices aux grandes cultures. Les deux grandes tourbières ayant survécu à cette utilisation du territoire constituent donc des milieux naturels tout à fait uniques pour la grande région de Montréal. Le *Large Teafield*, en particulier, présente un paysage unique, avec ses communautés végétales normalement associées à la forêt boréale. Une excursion dans le *Large Teafield*, surtout dans l'arbustaie basse dominée par les faux bleuets (*Cassandra calyculata*), fait découvrir un autre univers. On se croirait en Abitibi, dans les Laurentides ou sur la Côte-Nord. Cette grande tourbière, tout comme les marais et les marécages de la Réserve nationale de la faune du lac Saint-François, est un écosystème influencé par les cycles de feux. Il est fascinant de constater que cette tourbière était jadis colonisée par des peuplements d'épinettes noires. Les coupes de bois du XIX<sup>e</sup> siècle, les activités agricoles du XX<sup>e</sup> siècle, les changements dans le drainage et des modifications dans le régime naturel des cycles de feux ont changé cette tourbière au point que l'épinette noire ne fait plus partie du paysage. Sans leurs épinettes noires, est-ce que ces tourbières ont droit au titre de milieu naturel?

## Les forêts

### *Leur transformation au XIX<sup>e</sup> siècle*

Dans le Haut-Saint-Laurent, la colonisation par les Européens fut tardive, surtout par rapport aux régions entourant les villes de Montréal et de Québec. La



transformation de la forêt originale ne commença qu'au début des années 1800. Toutefois, durant le XIX<sup>e</sup> siècle, l'importance et la rapidité de ces transformations furent remarquables. Les ventes de bois consignées dans les actes notariés nous apprennent les quantités, les prix, et les espèces qui ont fait l'objet des transactions. Il en ressort que l'exploitation forestière du XIX<sup>e</sup> siècle fut intensive mais de courte durée. À partir de la première transaction enregistrée en 1799, les volumes se sont accrus de façon spectaculaire, surtout pour la décennie allant de 1820 à 1830. Après cette période des plus actives, les volumes déclinèrent rapidement et les ventes furent à peu près interrompues vers 1870. De 1800 à 1870, il y a eu une séquence dans les espèces vendues. Les chênes, surtout les chênes à gros fruits, accaparèrent les transactions de la première décennie, puis ce furent les pins, en particulier les pins blancs, vendus en grande quantité entre 1820 et 1840. L'érable à sucre, le bouleau jaune (ou merisier) et le hêtre ont souvent été vendus ensemble, surtout entre 1820 et 1840. À partir de 1850, d'autres espèces, telles que la pruche, furent exploitées commercialement, même si l'exploitation forestière était déjà en déclin. Les espèces les plus coûteuses furent exploitées en premier. Dans tous les cas, il semble que chacune de ces espèces fut exploitée jusqu'à ce que la ressource soit épuisée, puisque les ventes furent interrompues alors que les prix demeuraient élevés. Toute cette exploitation forestière fut accompagnée de la transformation du paysage pour l'agriculture. Une étude de la municipalité rurale de Godmanchester, utilisant les recensements du Canada, a montré une extension considérable de l'agriculture pendant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il est fascinant de constater que les terrains améliorés pour l'agriculture représentaient 16,4 p. cent de la

surface totale de Godmanchester en 1842, puis 58 p. cent en 1871, pour atteindre 83,1 p. cent en 1891. Les colons s'établissaient autant sur les dépôts morainiques que marins. Cette utilisation du territoire diffère beaucoup de celle d'aujourd'hui. En 1993, alors que 84,2 p. cent des plaines argileuses (dépôts marins) étaient cultivées, seulement 21,2 p. cent des dépôts morainiques le sont. Ces changements dans l'utilisation du territoire expliquent pourquoi nous observons maintenant, sur les dépôts morainiques, de nombreuses forêts, composées d'espèces pionnières telles que les bouleaux et les peupliers. Lorsque l'on circule sur certains bourrelets morainiques à nouveau colonisés par la forêt, il est difficile d'imaginer que certaines de ces terres remplies de pierres étaient péniblement cultivées au siècle passé. Malheureusement, le Dr Luc-Hyacinthe Masson, mon ancêtre, qui est arrivé en 1842 dans le Haut-Saint-Laurent, alors connu comme le comté d'Huntingdon ou comme les *Western Townships*, n'a pas laissé de description de ses paysages, même s'il devait bien les connaître puisqu'il s'adonnait au commerce du bois. Cependant, avec les informations que nous avons maintenant, il est relativement facile de reconstituer les paysages naturels du début du XIX<sup>e</sup> siècle. D'un autre côté, il est beaucoup plus difficile d'imaginer la signification du paysage pour ceux qui vivaient à cette époque. Paysage créé par Dieu, ressources inépuisables, nouveaux territoires pour l'immigration, défis, opportunités, déceptions... Ces paysages servaient sûrement à alimenter la spiritualité chrétienne qui inspirait autant les populations francophones qu'anglophones, ou à les punir par les intempéries.

### *La dynamique forestière du XX<sup>e</sup> siècle*

Dans le Haut-Saint-Laurent, 47 types de communautés forestières furent identifiés, correspondant à la variabilité des dépôts de surface, du drainage et des perturbations (défrichements, coupes à blanc, etc.). Près de la moitié de ces communautés sont reliées à au moins un type de dépôt de surface. Par exemple, les érablières à caryers (*Acer saccharum-Carya cordiformis*) sont associées aux coteaux morainiques. Là où affleure le grès de Potsdam, recouvert de sols très minces, se trouve une population unique au Québec : une pinède à pin rigide. Cette forêt coniférienne, caractérisée par une espèce rare au Québec, est adaptée à un régime de feux, le dernier datant de 1957. Cette pinède de pins rigides, à la limite nord de distribution, appartient plutôt au paysage de la côte est des États-Unis. Une partie de la population a été acquise pour constituer une réserve écologique sous la responsabilité du ministère de l'Environnement et de la Faune du Québec. Les 23 autres types de communautés végétales ne sont significativement corrélés avec aucun des dépôts de surface. Plusieurs de ces types tendent à être ubiquistes sur différents dépôts de surface, à l'intérieur d'une même classe de drainage, et à être dominés par des espèces favorisées par les perturbations (e.g. : bouleau à feuilles de peuplier, peuplier faux-tremble).

Les coupes intensives du XIX<sup>e</sup> siècle et les perturbations du XX<sup>e</sup> siècle ont considérablement transformé les forêts de bois durs. Il en résulte une mosaïque complexe de types de forêts qui, à long terme, tendent à se transformer en communautés plutôt stables, caractérisant les conditions du milieu. Par exemple, sur les dépôts morainiques modérément bien drainés, deux types de succession ou de transformation peuvent se produire selon que la forêt a été coupée à blanc sans

être essouchée ou que celle-ci fut défrichée pour l'agriculture. Dans le premier cas, la coupe forestière favorise les rejets de souche de l'érable à sucre, du tilleul d'Amérique, de l'ostryer de Virginie et du cerisier tardif plutôt que l'invasion de graines provenant des arbres des communautés environnantes. Par ailleurs, les champs abandonnés sont envahis par les frênes d'Amérique, les bouleaux à feuilles de peuplier et les ormes d'Amérique. Quelle que soit la nature de la perturbation sur les dépôts morainiques, la forte régénération et la grande tolérance à l'ombre de l'érable à sucre lui assurent une éventuelle dominance, les deux types de succession convergeant vers l'érablière à caryers. Cependant, une érablière, le bois des Muir, se distingue de toutes les autres. Jusqu'à maintenant, il s'agit de la seule forêt précoloniale recensée. Elle est dominée par l'érable à sucre, le hêtre et la pruche. Cette forêt de 11 ha, dont les plus gros arbres ont de 150 à 300 ans, a survécu parce que la famille Muir possédait un intérêt peu commun pour la conservation. Compte tenu de l'importance écologique et historique de cette forêt, le gouvernement du Québec vient de l'acquérir. En la désignant sous le nom de « Réserve écologique du Boisé-des-Muir », le gouvernement du Québec a reconnu le rôle déterminant de plusieurs générations de cette famille dans la préservation de ce site exceptionnel. La composition et la dynamique des populations d'arbres de cette forêt, de même que la répartition des essences vendues au XIX<sup>e</sup> siècle, confirment l'importance du hêtre dans la forêt précoloniale, ce qui nous éloigne du concept retenu jusqu'à récemment de l'érablière à caryers comme forêt climacique (stable à long terme). Il semble donc que l'érablière à caryers soit plutôt un climax d'origine anthropique. D'ailleurs, ce type de forêt ne possède pas la plus grosse biomasse (le poids de la forêt), mais elle

est la plus productive. Les perturbations par l'homme ont aussi créé des communautés végétales qui devaient être rares avant les années 1800. Des populations de cèdre (*Thuja occidentalis*) forment des forêts fermées sur des bourrelets morainiques qui auraient dû être colonisés par des érablières; elles constituent en quelque sorte des îles conifériennes sur la plaine argileuse. Ces cédrières résultent du pâturage par les bovins qui ont éliminé les espèces feuillues et favorisé le thuya occidental. Il est difficile de prévoir si ce nouveau paysage de cédrières sera remplacé éventuellement par des érablières. Il se pourrait bien que ces cédrières accompagnent encore plusieurs générations d'occupants du Haut-Saint-Laurent. Au XX<sup>e</sup> siècle, les paysages naturels du Haut-Saint-Laurent sont donc devenus culturels, étant façonnés par les êtres humains. Malgré leurs forces intrinsèques, avec les Adirondacks à l'horizon, du fleuve Saint-Laurent aux coteaux, des marais aux forêts, trop souvent ils ont été écologiquement et esthétiquement appauvris. Quels paysages intérieurs reflètent-ils? Pour la première fois, nous sommes en mesure de décider consciemment ce que verront nos descendants. Dans 150 ans, il se pourrait bien que ceux-ci se rendent compte que leurs ancêtres (nous autres) auraient eu les connaissances suffisantes en sciences naturelles pour produire des paysages riches, diversifiés et durables, mais que leur vision, leur perception philosophique, leur volonté politique et leurs connaissances en sciences humaines ne leur ont pas donné les leviers nécessaires pour créer un paysage de qualité. Pourquoi ne laisserions-nous pas en héritage des paysages émouvants, des cathédrales de forêts s'ajoutant aux églises de pierres, pour se ressourcer, pour méditer sur notre destin ineffable... du grès de Potsdam datant de plus de 500 millions

---

d'années à l'enfant courant dans un champ pour attraper un papillon éphémère ?

*Remerciements*

Merci à toute l'équipe « Haut-Saint-Laurent, écologie et aménagement », autant les collègues que les étudiants, pour avoir étudié ce territoire, avoir contribué à le faire aimer et continuer leur recherche à l'interface des sciences naturelles et humaines.